



action poétique

22

poètes noir-africains d'expression portugaise / jean todrani
p. l. thirard / rené depestre / andrée barret / belghanem
jacques roubaud / guillaume loubet / alain guérin / galil
michel flayeux / vittorio bodini / émile breton / alban bertero

22

poètes noir - africains d'expression portugaise	2	jean todrani
cinéma et angola	16	p. l. thirard
un cri de paix	18	rené depestre
l'amour	20	andrée barret
6 poèmes	23	belghanem
le point	26	jacques roubaud
autre portrait de la Joconde	28	guillaume loubet
autocritique en ré	30	alain guérin
marieur des ombres	31	galil
prison	33	michel flayeux
deux poèmes	34	vittorio bodini

CHRONIQUES

Les 3èmes journées de rencontre d'a.p. — jean todrani (l'engagement)
émile breton (Chester Himes) alban bertero (notes)

Les textes doivent être envoyés dactylographiés, en trois exemplaires. Les manuscrits non retenus ne sont pas renvoyés. Pour toute correspondance joindre un timbre pour la réponse.

DANS CE NUMERO

Le poète d'Haïti René Depestre vit actuellement à Cuba

Guillaume Loubet demeure à Marseille. Il a publié « L'Hydre » aux éditions du Seuil.

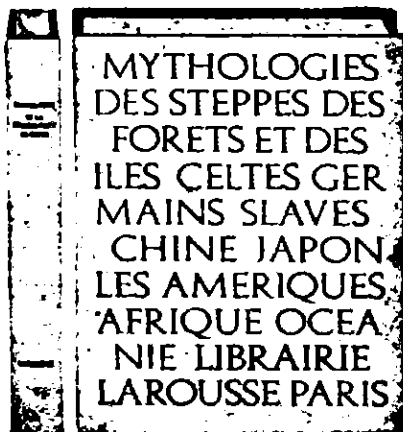
Alain Guérin est journaliste à Paris.

GALIL habite Paris. Elle va sortir très bientôt un recueil dans la collection « Alluvions »

Michel Flayeux est enseignant à Toulon. Il va également publier incessamment dans « Alluvions »

Sur notre couverture : Répression en Angola (photo Archives)

la somme des connaissances
pour chaque sujet traité



COLLECTION IN-QUARTO LAROUSSE

Etablis avec la collaboration des meilleurs spécialistes, enrichis d'une illustration à la fois précise et évocatrice, d'une lecture facile et passionnante, les ouvrages in-quarto Larousse forment, par leur ensemble, un magnifique panorama du monde et des activités humaines ;
chaque volume relié, sous jaquette en couleurs :

nouveauté : MYTHOLOGIES 2 volumes, sous la direction de Pierre Grimal, professeur à la Sorbonne.

dans la même collection : LA VIE - HISTOIRE UNIVERSELLE (2 v.) - HISTOIRE DE FRANCE (2 v.) - LA FRANCE, géographie, tourisme (2 v.) - GEOGRAPHIE UNIVERSELLE LAROUSSE (3 v.) ATLAS GENERAL LAROUSSE - LITTERATURE FRANÇAISE (2 v.) L'ART ET L'HOMME (3 v.) - ASTRONOMIE, les astres, l'univers LA TERRE, notre planète - LA MONTAGNE - LA MER - LA VIE DES PLANTES - LA VIE DES ANIMAUX (2 v.).

FACILITÉS DE PAIEMENT - CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

poètes noir-africains
d'expression portugaise

Article 9 du décologue de l'Etat nouveau Portugais.

L'Etat nouveau veut rendre au Portugal son ancienne grandeur, dans la plénitude de sa civilisation Universaliste de grand Empire — il veut que le Portugal soit, comme naguère une des plus grandes puissances spirituelles du monde ».

C'est l'orgueil du poète ; au-dessus de l'honneur de traduire. Il prête sa voix aux chants profonds, il donne à la révolte, inconditionnellement, son chant nouveau.

C'est le pouvoir du poème : recueillir à l'antenne le souffle le plus brûlant d'une révolte.

La fraternité poétique est ce relai entre les révoltes et les feux. Le poète ne connaît peut-être pas de travail plus heureux, c'est le sang qui se mêle, la transfusion des différences comme autant de mobiles à la parole.

Ainsi les poètes sont armuriers.

Certes les esprits tatillons ou précieux feront la moue aux écarts de langage, à l'exotisme possible. On ne se dérange plus beaucoup et pas vraiment dans nos villes confortables, et pourtant...

Art nègre, chanson nègre, tout objet autre a le sens d'ailleurs, il se-rait peut-être temps de dénoncer cet impérialisme vieillot des sens, qui veut que toute expression ait une fin esthétique.

Le poète qui traduit est d'abord pris d'un insatiable amour pour ceux qu'il va révéler, les poèmes africains qu'on va lire, dans leur diversité, et avec leur maladresse (fruit d'une passion directe) sont sans doute les premiers cris cohérents à nos yeux d'une pensée africaine noire sans cesse battue et sans cesse empêchée. Ils représentent la percée, enfin, à travers des siècles moroses de massacre et de soumission. Mais cette percée a encore la forme de ce qui l'a contraint, poétiquement ces textes sont de nos formes traditionnelles et quoi de plus naturel ? On pourra s'étonner par contre de la vivacité de ces voix, de la fraîcheur de ces colères. C'est que déjà, et en des parlers inconnus, ces choses ont roulé de bouche à oreille. Si bien que, et sans doute pour le malheur de notre entendement, il va s'agir avec ces poèmes mis en français d'une sorte de troisième état, ou de seconde traduction, le portugais n'étant en aucune manière la langue naturelle de ces peuples ni même la langue agréable à leurs poètes. Mais on remarquera, et non sans émotion, combien ces poèmes, ces chants, et cela dans les conditions de leur écriture, sont libres de toute haine. A croire enfin que la haine raciste est le signe des mauvaises consciences, de ces consciences blanches qui guettent en vain l'écho.

Quelle Afrique connaissons-nous ?

Maintenant que l'Art nègre est devenu histoire, et que l'esprit missionnaire est enfin dénoncé ?

De la Case de l'oncle Tom, aux héroïques documentaires en forêt du type « Trader Horn » il ne s'agissait que d'un monde à part, rare comme le poil, rencontré au hasard des clairières, un monde en cage devant a priori se dépayser pour communiquer avec nous, c'est-à-dire avec « l'homme ».

Cette Afrique-là n'est plus. L'Afrique nouvelle politiquement « libre » qui vient n'est pas encore visible, mais il se trouve, entre ces deux moments de la réalité africaine, entre le colonialisme et l'indépendance officielle, il se trouve un dernier lambeau d'empire, cet empire portugais, vestige contemporain de ce qui fut l'occupation blanche la pire, l'évangélisme chrétien le plus cruel.

La portion africaine de l'empire portugais comprend les peuples d'Angola, de Mozambique et de St-Tomé — récemment le président Salazar a précisé publiquement que ces états étaient des provinces portugaises — avaient désormais le statut de provinces portugaises autour de la capitale Lisbonne. Nous connaissons l'air de cette chanson, la paix des matraques et la rédemption d'une économie défaillante par le pouvoir local aux cadets ailleurs compromis. C'est aussi, en ce qui concerne les possessions portugaises Saint-Sulpice mettant en coupe l'expression heureuse de peuples naturellement heureux.

Devant cet entêtement féroce il n'est pas temps pour nous de rêver une Afrique magique, ou de sonder les sources du Nil en quête des grandes civilisations noires, l'idée neuve est de considérer l'Afrique comme un monde jeune non pas réveillé, mais à l'état naissant.

« L'Afrique vous parle » ; sachez l'ausculter du bas en haut de ses structures, oubliez cette vague, somnambule Afrique qui hantait les balles de coton et les collines de café de nos manuels. Oublions l'Empire du Prêtre Jean et reconsidérons ces 500 années d'occupation européenne.

Pays de la « violence permanente », selon l'expression de P. Anderson, pays de la faim et de l'analphabétisme, troupeau d'église et valet de l'Anglais, le Portugal de Salazar se trouve paradoxalement à la tête d'un immense empire.

La propagande gouvernementale entretient, et cela dès l'école, la nostalgie d'un plus grand prestige, c'est ce mensonge qui entrave la nation portugaise, comme si, résolument, le président voulait l'entraîner dans sa perte.

C'est à l'Angola que revient le mérite de la plus vive résistance. Dès 1920 est fondée la Liga Nacional Africana pour la réforme du système colonial. En même temps se forme l'Associação Regional dos Naturais de Angola, de caractère culturel, tournée vers la connaissance du passé africain et la reconnaissance de la vitalité actuelle de ses valeurs. Naturellement, et dès 1956, cette résistance dut rejoindre la clandestinité et ce fut le Movimento popular de Liberação de Angola, fondé par Mario de Andrade et Agostinho Neto.

Agostinho Neto a été arrêté en 1955, puis après sa libération, privé de droits civiques, deporté aux Îles du Cap Vert, re-emprisonné à Lisbonne. Depuis 1962, enfui du Portugal il vit au Congo.

Mario de Andrade, qui est l'auteur de cette anthologie les Poètes Africains d'expression portugaise — source de nos travaux — a longuement vécu à Paris, et fut un des promoteurs du 1^{er} Congrès des écrivains noirs.

L'autre parti de libération angolais est celui d'Holden Roberto et John Pinnok, l'União dos populações de Angola, devenu depuis peu le Frente Nacional de Liberação de Angola.

En Mozambique l'Uniao democratica Nacional de Mozambique groupe une très importante masse de travailleurs qui sont exploités sous contrat en Afrique du Sud.

Telles sont les conditions, tels sont les hommes, quant aux œuvres, il est certain qu'elles ne pourront, pour le présent, reveler l'originalité sensible de la réalité profonde de ces nations, sinon le seul instant de la révolte.

Avec leurs poèmes, c'est surtout le destin de ces poètes qui nous importe, parce qu'il est exemplaire et convient à la poésie vivante qui est celle, violente, de l'engagement.

Entendons-nous bien : il ne s'agit pas pour Mario de Andrade, par exemple de seulement publier des poèmes de la révolte, il s'agit de l'engagement immédiat, de la prison et de la campagne.

Les termes effrayants de la condition coloniale sont-ils solubles ? Quel poète y porterait la voix ?

C'est pour le lecteur français une voix déjà connue, Eluard, Desnos, pour une résistance, Kateb Yacine, pour une lutte plus récente. On peut aimer, on doit comprendre avec passion.

« Nous devons la publication de ces textes à l'amabilité de P.J. OSWALD, cet éditeur courageux qui poursuit à Tunis, et dans les difficultés que l'on sait, son œuvre d'humaniste au sens le plus haut et le plus ardent du terme ».

NOTICES BIOGRAPHIQUES

S Tomé — Costa Alègre. Né en 1864. Mort en 1890. « Son univers poétique rempli de sa très personnelle expérience amoureuse ne laisse guère de place à l'éveil de sa conscience sociale de l'homme noir. »

Alba do Espirito Santo. Née en avril 1926. Enseigne dans les écoles de l'île.

Mozambique — Noémia de Souza. Né en 1927. Collabore aux revues de Mozambique, Angola et Brésil.

F.J. Tenreiro. Né en 1921. Collabore aux revues portugaises (poèmes, études de géographie et sociologie).

Angola — A. Jacinto. Né à Luanda. Collabore aux revues angolaises et mozambiques.

G. Bessa Victor. Né en 1927 à Luanda. A publié des chroniques et des essais relatifs à la littérature africaine.

A. Neto. Né en 1922. Etudes de médecine. Dirige le M.P.L.A. Un recueil de lui a été traduit en italien.

M. de Andrade. Né en 1928. A publié des articles de littérature et de sociologie. Etudes faites à Paris. Dirige le M.P.L.A. A recueilli les textes de la Poésie africaine d'expression portugaise, publié par P.J. Oswald à Paris et en cours de traduction française chez le même éditeur à Tunis.

monangamba

Ce n'est pas la pluie sur la Grande Plantation
mais la sueur de mon visage qui irrigue les champs

Dans la Grande Plantation le café a mûri
mais cette cerise rouge
ce sont gouttes de mon sang qui en font le suc.

le café sera grillé
et pilé et fourbu
noir devenu
noir le travailleur sous contrat

Noir le travailleur sous contrat

Ils demandent, les oiseaux qui chantent
aux ruisseaux aux boucles vives, ils demandent
au vent fort de la jungle

qui se lève à l'aube, qui va aux champs ?
qui porte sur les routes sans fin
le haillon ou la ceinture de palmes
qui va faucher et reçoit pour salaire mépris ?

Millet pourri, poisson pourri,
pain noir, cinquante angolares
et coups de bâton si tu rouspètes.

Qui ?

Qui fait venir le maïs
et fleurir les oranges ?
Qui ?

Qui fait de l'argent pour que le patron
achète voitures charettes, pépées,
et billes de nègres pour les moteurs ?

Qui fait la richesse du blanc ?
grosse panse et plein de fric,
qui ?

Et les oiseaux qui chantent
les ruisseaux aux boucles vives,
le vent fort de la jungle
répondent :

Monangambée

Ah laissez-moi grimper aux palmeraies
laissez-moi boire du vin, encore du vin
et, noyé dans l'alcool, oublier
Monangambée.

laisse passer mon peuple

Nuit tiède du Mozambique
 les sons éloignés de l'harmonica viennent jusqu'à moi
 — précis et constants —
 ils viennent, je sais bien d'où.
 Dans ma case de planches et de zinc

j'ouvre la radio et me laisse emporter
 Mais les voix de l'Amérique me remuent l'âme et les nerfs
 et c'est pour moi que Robeson et Marian chantent
 les negro-spirituals de Harlem
 Let my people go
 oh laisse passer mon peuple
 laisse passer mon peuple
 disent ils
 et j'ouvre les yeux et ne peux dormir
 en moi résonnent Anderson et Paul
 ce ne sont pas les voix des berceuses
 Let my people go.
 Nerveusement
 je me mets à table pour écrire
 (au fond de moi
 oh let my people go)
 laisse passer mon peuple

et maintenant je ne suis plus que l'instrument
 de mon sang tourbillonnant
 Marian me secourant
 de sa voix profonde, ma sœur.

J'écris,
 sur ma table des visages familiers s'inclinent
 ma mère aux mains rudes et au visage fatigué
 et des révoltes, douleurs, des humiliations
 tatouant de noir le vierge papier blanc
 et Paul que je ne connais pas
 mais il est du même sang et de la même sève bien aimée du
 Mozambique
 et misères, fenêtres grillagées, adieux des mineurs
 cotonneraies et mon inoubliable compagnon blanc
 et Zé mon frère et Saul
 et toi ami au doux regard bleu
 attaché à ma main et m'obligeant à écrire
 du fiel issu de la révolte
 Tous vont s'incliner sur mon ombre
 tandis que j'écris, la nuit étant ajournée
 Marian et Paul veillant par le voyant de la radio
 let my people go
 Oh let my people go

Et tandis que me gagnent de Harlem
les voix de la lamentation
et que des visages familiers me visitent
en de longues nuits d'insomnie
Je ne pourrais me laisser entraîner par la musique légère
des valse de Strauss
J'écrirai, j'écrirai
avec Robeson et Marian à mes côtés criant
Let my people go
OH LAISSE PASSER MON PEUPLE.

histoire de
m'sieu silva costa

francisco José tenreiro

M'sieu Silva Costa
arriva dans l'île

M'sieu Silva Costa
arriva dans l'île
le pantalon montrant la corde
deux sous d'illusion
l'espoir d'en sortir.

M'sieu Silva Costa
arriva dans l'île
trafic d'alcool
trafic d'hommes
trafic de terres

Voilà

M'sieu Silva Costa
est devenu grand blanc
son pantalon
ne montre plus la corde
et sa monnaie n'est plus
monnaie de singe.

**le négriillon
n'entre pas dans la ronde**

geraldo bessa victor

**Le négriillon n'entre pas dans la ronde
des enfants blancs, des enfants blancs
qui dansent ensemble une vive ronde
de chants de fêtes, de francs éclats de rire**

Le négriillon n'entre pas dans la ronde

**Et vient le vent tout contre les enfants
et il danse avec eux et chante avec eux
chansons et danses des suaves brises
chansons et danses des violentes tempêtes**

Et le négriillon n'entre pas dans la ronde

**Les oiseaux, en compagnies, volent et gazouillent
sur les petites têtes mignonnes des petits
et se posent tous en rond. Enfin
ils dansent leurs vols et chantent leurs chants**

Et le négriillon n'entre pas dans la ronde

**« Viens Ici, petit noir, viens ici danser »
dit un des enfants avec son air heureux
la mère vigilante a tout vu d'un éclair
et l'enfant blanc déjà ne veut plus, ne veut plus**

Et le négriillon n'entre pas dans la ronde

**Le négriillon n'entre pas dans la ronde
des enfants blancs, rêveur et chagrin
il reste seul, l'œil fixe de l'aveugle
il reste seul la voix muette, mortellement.**

chanson de sabalu

Notre fils, notre dernier
à Saint Thomé on l'a envoyé
Il n'avait pas ses papiers
Aiué

Notre fils en a pleuré
maman s'en est affolée
Aiué
à Saint Thomé on l'a envoyé

Notre fils est loin parti
parti à fond de cale
Aiué
à Saint Thomé on l'a envoyé

Ses cheveux on lui a coupé
mais on n'a pu l'entraver
Aiué
à Saint Thomé on l'a envoyé

Notre fils a le mal du pays
le mai de sa maisonnée
on l'a envoyé travailler
on est à le surveiller surveiller

Maman il va retourner
notre sort sera changé
Aiué
à Saint Thomé on l'a envoyé

Notre fils ne reviendra jamais
la mort l'a emporté
Aiué
à Saint Thomé on l'a envoyé

feu et rythme

Fracas de chaînes sur les routes,
chants d'oiseaux
dans l'humide forêt verte
fraîcheur dans la douce symphonie
des cocotiers

Feu
Feu dans les foins
Feu sur les tôles brûlantes du Cayatte

Pistes immenses
grouillantes de monde, grouillantes
grouillantes d'un peuple
chassé de tous les horizons
pistes immenses aux issues verrouillées
mais par en haut pistes ouvertes
aux bras impuissants

Feu de joie
danse
tam tam
rythme

Rythme dans la lumière
rythme dans la couleur
rythme dans la musique
rythme dans les gestes
rythme sur les gerçures des pieds ensanglantés
rythme des ongles à vif
mais rythme
rythme

O douloureuses voix de l'Afrique.

l'adieu au départ

Ma Mère

(les mères noires dont les enfants
sont partis.)
Tu m'as enseigné l'espoir
ton espoir à toi, patiente aux heures difficiles.

Mais en moi
la vie a tué cet espoir mystique

Je n'attends pas
je suis celui qu'on attend

L'espoir c'est nous
tes enfants
partis sur un idéal
source de vie.
Nous les enfants nus des cases de la brousse
les gamins sans école qui jouaient d'une balle de chiffons
sur le sable, à midi
Nous mêmes
les travailleurs sous contrat
qui consomment leur vie dans les plantations de café
les nègres ignorants
faits pour respecter le blanc
et craindre le riche

Nous sommes tes enfants des quartiers noirs
où la lumière électrique n'arrive pas
les hommes ivre, chancelants
livrés au rythme d'une danse de mort
tes enfants
affamés
assoiffés
honteux de t'appeler leur mère
effrayés d'une rue à traverser
effrayés des hommes
c'est nous
l'espoir en quête d'une vie.

où sont-ils
ces hommes

alba do espirito santo

Le sang goutte à goutte sonne sur la terre
et les hommes dans la brousse agonisent
et le sang sonne, sonne,
sur ceux qu'on a jeté à la mer.
Fernao Dias est à jamais dans les annales
de l'île Verte, rouge de sang
des hommes abattus
sur les sables immenses du débarcadère.
Ah le débarcadère, ce sang, ces hommes
et les chaînes, et le bruit des coups,
résonnent, résonnent, résonnent
en frappant au silence des vies abattues
des cris, des hurlements de douleur
des hommes qui ne sont plus hommes
au poing des bourreaux innommables.
Zé le mulâtre, aux annales du débarcadère
exécutant les hommes
dans la chute sourde des corps
Ah Zé le mulâtre, Zé le mulâtre
les victimes crient vengeance.
La mer, la mer de Fernao Dias
qui a englouti ces vies humaines
la mer est rouge de sang.

Nous sommes debout,
Nos yeux se tournent vers toi
nos vies ensevelies
au champ de la mort
hommes du 5 février
hommes tombés au bras fier de la mort
implorant la pitié
hurlant pour la vie sauve,
morts sans air et sans eau ;
ils se lèvent tous
hors de la fosse commune
et, debout, en chœur de justice
crient vengeance.

Les corps tombés dans la brousse
les toits, les toits des hommes
anéantis dans la tourmente
des flammes incendiaires
les vies calcinées
dressent un chœur de justice
pour crier vengeance.

Et vous tous les bourreaux
et vous les tortionnaires
assis au banc des accusés
— Qu'avez-vous fait de mon peuple ?
— répondez
— Où est passé mon peuple ?

Et moi, je réponds,
sur le silence des voix dressées
pour obtenir justice :
un par un, en file indienne,
pour vous, bourreaux
le pardon n'a pas de voix,
la justice va sonner son heure
et le sang de toutes ces vies
tombées aux brousses de la mort
ce sang innocent
qui irrigue la terre
d'un frisson muet
va féconder cette terre
aux cris de « justice ».

C'est l'appel de l'humanité
chantant son espoir
d'un monde sans chaînes
où la liberté
sera seule patrie.

au loin de la plage

Rade brune de notre terre
viens baiser les petits pieds sauvages
de nos plages assoiffées
et chante, ma rade,
les ventres ballonnés
de mon enfance
mes rêves ardents
de mon petit monde
jeté sur ces sables,
de la plage brune de Gamboa
gémissant sur les sables
de la plage de Gamboa

Chante, mon enfant,
ton rêve hurleur,
sur les sables lointains
de la plage brune

Ton toit de palmes
à la lisière de la plage

Ton nid désert
pour les jours de marché.

Ta mère, petit,
dans le combat de la vie,
le panier à poissons sur la tête
au travail quotidien
maigre, dos ambulante
et toi, mon rêve, sur les sables bruns
la chemise déchirée
dans le sort commun,
la longue attente, les cuisses enflées
Mère en marche sous le poids de la vie
mère en marche pour le poisson à vendre
Et toi, pagayant dans les eaux de la mer
Ah la pêche du soir tombé
dans ma baie
et ma mère placide
et ce poisson à vendre.

la négresse

Négresse jolie, charbon délicat et gracieux
 d'où jaillit le diamant
 Fille du soleil, étoile grillée
 par la chaleur du Père.

Appuie ton visage, candide et beau
 ici, sur mon sein
 dors, jeune fille, roule abandonnée
 puisque je veille sur toi.

Ne pleure plus enfant, essuie tes larmes,
 souris-moi
 laisse-moi voir ces perles scintillantes
 tes dents d'ivoire.

Sous ton sein divin demeure cachée
 tu ne sais bien quelle lumière
 qu'absorbe ta peau obscurcie
 et qui tant me séduit.

J'aime voir la tendre et noire
 et satinée couleur
 car il me semble, ô colombe, que tu es brûlée
 par les feux de l'amour.

Qu'autrefois tu fus neige, aimas un lis
 pâle fleur du vallon
 le lis t'a fui, un amour triste t'a brûlée
 au sein virginal.

Ne pleure plus, enfant que j'aime
 le délicat chérubin,
 l'amour est tel la rose, puisqu'il vit
 aux champs ou roseraies

Tu es mon amour ardent, cela peut suffire
 à ton bonheur,
 Ainsi la violette, puisque la violette t'adore,
 oublie la fleur du lis.

(version française de Jean Todrani)

Le mouvement qui porte l'Angola vers sa libération n'en est pas encore à avoir sa cinématographie, même si l'on peut penser qu'il serait souhaitable, pour des cinéastes militants, d'aller sur place, et de recommencer ce que Vautier fit avec les Algériens. Pour l'instant, le seul document que nous ayons pu voir en France — et encore de manière incomplète — est un film de la N.B.C., chaîne de télévision américaine, intitulé *Journey into War*. La télévision française a passé quelques séquences de ce film dans Cinq colonnes à la une ; la version intégrale a été projetée quelquefois en France, dans des projections « parallèles », organisées par le comité Maurice Audin. Ces projections n'ont pas été poursuivies, parce que la copie n'est pas restée en France.

Les animateurs de la télévision américaine ont abordé le problème de l'Angola dans une optique assez généreuse, celle du libéralisme américain, volontiers anticolonialiste quand il s'agit de l'Afrique. Des reporters sont partis, les uns vers l'Angola officiel, l'« Angola portugais », les autres vers les maquis nationalistes.

Le résultat est, au premier abord, un témoignage frappant de l'intérêt énorme que présente, sur le plan militant, le reportage, la chose vue et montrée. Et c'est en misant sur cet aspect que le comité Audin avait projeté le film. En effet, alors que le reporter en mission chez les colonialistes faisait honnêtement son travail, expliquait ce qu'on lui disait, mettait en valeur écoles, routes, hôpitaux, selon la trilogie-alibi bien connue, l'on voyait, traversant l'écran, des paras portugais en tenue léopard, et cette image suffisait à éveiller des associations d'idées, à annuler le baratin lénifiant du commentaire. Par ailleurs, le reporter qui était parti dans les maquis nous montrait la prise de contact, à travers les frontières du Congo, avec des nationalistes prévenus, la rencontre dans la nuit ; puis il excursionnait dans le pays, visitait les réfugiés, se faisait raconter par les témoins directs l'horreur de la répression portugaise, recueillait le témoignage d'une infirmière blanche, visiblement « non-engagée » et objective, qui expliquait la nature des blessures (napalm) qu'elle avait à soigner après les raids de représailles de l'opresseur.

On ne pouvait, en voyant ce film, que communier avec le mouvement anticolonialiste portugais, et se livrer à des réflexions favorables sur le libéralisme américain. Bien sûr, il y avait l'impérialisme, il y avait ces histoires de Cuba, n'empêche que ces Américains, avec leurs reportages, eh bien, ils servaient bien la cause de l'anticolonialisme.

Et puis, on réfléchissait. Que le film soit anticolonialiste, objectivement, ne faisait aucun doute. Mais qui étaient ces anticolonialistes ? On nous montrait une séance à l'ONU où parlait longuement leur leader : Holden Roberto.

Et voilà démontrés à la fois la limite et l'intérêt du reportage, du « cinéma-vérité », comme on appelle aujourd'hui le reportage. Tout ce que le film américain nous a montré concernait avant tout le mouvement de Holden Roberto, que les Américains voient d'un bon œil, et faisait le silence sur l'autre mouvement anticolonialiste, qui passe pour « rouge » et est par conséquent banni. Si vous ignorez, avant d'entrer dans la salle de projection — ou, téléspectateur américain, avant de tourner

votre bouton — qu'il y avait deux mouvements de résistance anticolonialiste en Angola, vous ne le saurez pas non plus après la projection du film.

Cela ne veut pas dire qu'un tel film soit entièrement négatif : en l'état actuel des choses, dans nos pays occidentaux, la solidarité avec le mouvement angolais se situe à un plan extrêmement général, n'offre guère de possibilité de tâches pratiques, se confond avec un anticolonialisme global, et l'action éventuelle du film est d'abord « contre » Salazar, avant d'être « pour » Holden Roberto. Cela veut seulement dire que l'apparence objective du reportage peut faciliter n'importe quel tour de passe-passe (nous le savions, certes !) et qu'un tel document, pour être utilisé à plein, demande une présentation judicieuse.

Reste qu'un jour il faudra bien que le cinéma militant s'intéresse à ce qui se passe en Angola, en Espagne ou au Portugal, à la Réunion comme aux Antilles. En attendant, nous sommes obligés de puiser nos images dans les réserves de gens qui n'ont pas grand'chose de révolutionnaire, et d'y suppléer par l'explication.

De *Journey Into War* il nous restera l'image d'une infirmière horrifiée, et aussi celle de maquisards faisant l'exercice, dans leur village, avec des fusils de bois.

P.S. Tout récemment, deux reporters français, Claude Barret et Pierre Etzenberger, ont été tourner en Angola. Leur film, *Angola 63*, présente les mêmes défauts idéologiques que le film américain (on y voit les Portugais et les nationalistes, de Holden Roberto) avec infiniment moins de force dans l'image : ils ont beaucoup moins tourné, se sont contentés, pour montrer des rebelles, d'interviewer Roberto, et de montrer un camp d'entraînement à la frontière, sans aucune image qui vienne vraiment des maquis, sans rien qui corresponde au témoignage de l'infirmière dans *Journey into War*.

un cri de paix

Tu ouvres ce soir des yeux merveilleux
Tu regardes les hommes, la terre, la vie
Tu as des yeux sur tout le corps
Ta bouche regarde, tes poumons aussi
Tes mains ouvrent cinq paires d'yeux
Ton ventre ton sexe tes pieds
Par la vue prennent possession
De l'écorce somptueuse du monde.

Ton destin regarde. Tu veux tout voir
Tu veux être pierre avec les pierres
Arbres avec les arbres
Rossignol avec les rossignols
Humain avec tous les humains !

Tu aimes ton siècle
Tu roules dans son herbe
Tu veux que toutes les menaces s'éteignent
Que l'atome de la folie laisse
La terre à la douceur de vivre
A des millions de mains qui se croisent
A des millions de lèvres qui se retrouvent
Après un long et douloureux divorce
A la joie suivant jour après jour
La sève qui s'épanouit dans les rosiers.

Tu regardes, frère
Tous les yeux de ton corps sont en larmes
Tu aimes, tu es amant, tu es tendu comme un arc
Vers l'objet de ta passion : la terre humaine.
Tu veux crier, sortir dans la rue
Etre porteur d'une contagion merveilleuse
Que tu répandrais sur ton chemin
Tu en imbiberais le pain, l'eau, le sel
Les baisers des amants, le feu, les fleurs,
Les mots de toutes les langues
Les draps de tous les lits
Le lait de toutes les mères !

Tes yeux te font mal
Tes yeux sont en flammes
A force de regarder la vie avec amour.

pour belkis

**Tu es celle qui fait briller
En moi le métal de la joie.
Tu es celle qui peut répéter
Ce que le vent confie à l'herbe
Ce que la nuit raconte aux feuilles.**

**Ton nom vient de très loin
Poli par l'eau des songes
Ton nom parfois te quitte
Pour vivre sa vie de torrent
Dans une montagne d'Asie.**

**D'autres fois il séjourne
Des semaines au fond de la mer.
A te voir rire, parler avec ton sang
Garder soudain un silence de fleuve
Autour de toi nul ne devine
Qu'au même moment tu chantes
L'espoir à la cime d'un pommier
Tu coules clair sur des galets roses
Là-haut dans la montagne bleue.**

**Il y a aussi en toi un cyclone
Qui sait soudain se réveiller
Ces jours-là je t'attends
Avec ma poésie en éruption
Nous faisons des merveilles
Dans l'herbe sèche des passions
Toi le vent millénaire
Moi le feu central
Nous réinventons
L'innocence et ses oiseaux !**

l'amour

Les grillons s'étaient tus
 Le feu ne voulait plus brûler
 Les murs se resserraient
 J'allais mourir j'allais me laisser fondre
 J'allais me laisser mordre par les chiens
 Plus de chez moi. Les mains noires les cheveux rasés
 Je t'appelais je t'appelais

Tu as plié mon cœur comme un espalier pauvre
 Tu l'as cloué au mur du nord
 Mes fruits n'ont pas mûri

Je t'appelais quand même
 Tu étais là-haut sur la scène dans un grand branle-bas
 De chariots de photos de matelas et de vieillards
 Et c'était un départ mais les wagons ne portaient pas d'adresse
 Et c'était une fuite mais le désastre m'était invisible
 Et c'était un voyage mais de toi ou de moi
 De nous des autres de nous tous ensemble
 Où étaient les partants les restants
 C'était comme une ultime aurore où l'on choisit
 Entre le mouvement et la mort
 Et j'appelais vers toi d'une voix éperdue

Mon amour mon amour
 Les chariots vont partir les guerriers vont partir
 Gaulois celtes normands welches aux cornes d'or
 Proues vibrantes des barques sur les mers artificielles
 Et les moteurs partout vrombissent. Les dragons les chimères
 Les boucs aux yeux de rubis
 Tremblent du même désir

Je suis ornée de ronces mais je cours pour te rejoindre



Si tu m'aimais
 Je serais un coffret rempli de perles fines
 Je serais une taïga peuplée de tes délires
 Je serais une étoffe changeante une succession de reflets
 Je serais un poisson des profondeurs bête sans yeux et sans intelligence
 Vibrant lorsque la mer vibre
 Je serais un oiseau de feu toujours immobile et muet
 Je serais une mariée couronnée d'étoiles et de plumes
 Je serais l'arbre de Noël d'un soir de juillet
 Je serais un diamant si pur qu'il ferait jour sous la terre
 Je serais une nuit si douce que tu voudrais y peindre tes démons

Je serais un bateau si blanc

Je serais un cri si lointain

Je serais un printemps si rare si profond

Si tu m'aimais

Quelles rouges tulipes fleuriraient mon âme
Quels bourgeons verdiraient mon bâton de mendiant
Quel arbre merveilleux reprendrait son prestige
Dans la forêt déserte où je rêvais jadis
De quel pas je viendrais la cognée à la main
Te supplier de me tailler à ton plaisir
Et de brûler mes branches
De couper mes racines
De me rendre pareille au trône et au buis



Cette ville aux yeux blancs cet arbre surtouffu
Ce sablier trop plein ce fleuve au ras de la rue
Ce bateau surchargé qui va périr cette forêt
Encombrée de toute la faune

Cela remue et se débat et lourdement
Cela bout se soulève crève en bulles lentes
Une colombe s'en échappe un hymne un pain plus blanc
Ou un nouveau brasier qui colle à la poitrine



Que dites-vous que j'ai toujours gémi
Mendié manqué d'humour
Que de l'amour j'ai fait larmes et cordes
Que j'ai toujours eu faim que ma fièvre guérie
Je trouvais d'autres fièvres où trembler

Quand l'étoffe a-t-elle craqué
Était-ce de naissance vu mon hérité
O paysans ouvriers mes frères mes ancêtres
O siècles de mains noires et de femmes accablées
O siècles de douleur muette cela remonte
Monte en moi les gémissements les sanglots
Le rictus l'échine raide des mal-famés



A toi ô renonçant explorateur désabusé
C'est à toi à ton deuil à ta cage de cendre
A ta chaîne tressée de serments violés

A toi ô pèlerin que la route a lassé
Et qui prétextes le sable et le vent
La pourriture les labyrinthes

C'est à toi que ce soir dans cette rue d'été
Noire nauséabonde où des enfants déjà
Dorment

C'est à toi qui crieras
Que mes larmes sont trop fluides
Ouvriéristes passionnelles

C'est à toi qui exiges le garrot de l'Espagne
La barbarie de Birmingham Alabama
Tout un charnier — Nagasaki pour le prix d'un poème

C'est à toi que je rêve ce soir oh surtout
A toi qu'affolle toute poésie du pire
Devant ces portes noires où rien ne meurt

Que des moissons qui ne fleuriront pas
Que des enfants qui dorment dans le soir d'été
Tout comme si la nuit leur préparait une âme

Je pense à toi alors ô pèlerin
Qui n'a pas creusé dans ton ciel
Ce hublot pour voir leur visage

Je pense à toi qui ne sais plus parler
De ces longues pénibles patientes semailles
Du pain et des roses

6 poèmes

Tu es là couchée sur le damier du plaisir
 comme un paysage vu d'avion sur le génie des hommes
 javelot lancé par un guerrier d'épopée
 le lit devient l'enfer quand sonne le réveil
 yeux gonflés nous titubons dans la lumière
 qui cette fois encore ne brille pas pour nous

La ville s'ébroue de l'humide de notre amour
 s'épouille de ses parasites ouvriers
 gâchant leur soleil dans l'auge du travail
 menottes aux poings le jour s'en va dans le fourgon
 cahottant sur la route des compromis

Quand berçant ton rire de ta démarche
 tu soulèves une volée de pigeons
 le chien de tes dix heures tire sur la laisse
 de ta fatigue et de ta vie irremplaçable

O amour qui te distinguerait des figures de proue
 des vigiles de l'ordre qui hurlèrent et hurleront
 comme nous le dit Eugène Pottier
 fusillez-moi ça
 fusillez-moi ça
 pour l'amour de Dieu fusillez-moi ça



Ton sexe comme une vieille édentée
 étoile chaude mesurant les marées
 vagin drapeau noir toujours et encore
 ton sexe liberté

les coquillages soumis du sourire
 arpentent les océans domptés
 oh vivre parmi les lucioles de tes caresses
 dans le silence flottant entre deux bruits

Prendre son vol héros de légende
 brûler ses ailes au feu de notre orgueil
 comme un peuple adore l'idole qui le brise
 je ne connais que toi mon image répétée



A quelle douce police obéissons-nous
à quelle nausée sommes-nous habitués
pour manger ravis les viandes avariées
du mot amour

Chaque soleil décharge ses tombereaux
de tendresse au borblier de la vie
la poésie est un tigre en papier
sans soldat pour se gausser
de ceux qui pleurent souffrent la faim
des puits creusés d'où l'on remonte l'horreur
d'être à la retraite des battements du cœur

Insulté par le désir insulté par l'envie
l'homme sacrilège prisonnier du blasphème
hurle dans la nuit le silence de vivre
par moitié et par intérim

La société reprise le tricot
des mots d'ordre justicier
amour amour mon bifteck quotidien
certes tout le reste est mensonge



Camarade dieu épluchera la patate du soleil
moins légers que la pelure des nuages
nous verrons le bouillonnement de la vie
de ce ragoût où nous sommes les épices

Si le vieux barbu et Satan périssent
et le pauvre Job qui n'aimait pas l'adultère
nous restent encore son tas de fumier
ses esclaves fidèles sa fièvre ses ulcères

Les murs sont la mémoire solide des prisons
tout riche a une poitrine au poignard propice
le chef respecté une tête qui se coupe
le revolver obéit à la main qui le presse

Abattre par la hache la forêt des promesses
par la haine brûler les savanes où chantent les sirènes
les jachères où dansent les abeilles du rire
dans la nuit volent les vampires
nous sommes si simplement mortels



Comme une goutte d'eau mille mille fois répétée
sur le crâne d'un prisonnier l'affole et le torture
les mots que j'écris affoleront-ils ma vie
au point d'ouvrir les portes de ma géole

Je materais les soleils briserai les ouragans
cracherais au visage des mères heureuses
picorant la vermine des sentiments
se vendant pour l'huile de leur lampe
si tu ne leur ressemblais pas

Cloué sur le futur par le poignard de la prière
ah vomir un peu les morts sur les champs de bataille
ou simplement sur la corolle de quelqu'un
falaise de la semaine le dimanche vient buter
comme le rire des riches aux midis des palaces
comme le coup de pied d'un clochard qu'on réveille
vrai vrai bien plus vrai que notre amour si vrai



Comme la honte entre un adolescent et sa masturbation
ils ont mis entre nous le mensonge
chacune de nos journées forme un petit lac
d'où s'élève au matin la brume de la fatigue

Notre amour tel un fauve sous le filet
sans même un rat pour grignoter une maille
condamné au mariage condamné au passé
le désespoir d'être chaque jour poinçonné
dans le métro de l'épouvante

Couloir couloir oh l'aveugle qui chante
ne me donne plus l'aumône de vivre
soleil que n'étais-tu barque
nous sombrerions ensemble

le point

L'armée des arbres bleus
Tire en silence sur les cheminées et sur les toits
Sur la table encore chaude en retard d'une heure de soleil
Je penche ma tête de mi-octobre
Je suis léger prêt à froisser un peu de temps neuf
J'ai oublié la liberté
Et la privation de la liberté
J'ai mis de l'ordre dans mes rêves
Les pensées au rebut
Et je trempe mes mains dans le soleil blanc

La vie à court de phrases
La vie de vœux vains
Court à sa vitesse de poudres et de saisons
Tout se défait devant la vie
Mais aujourd'hui je n'ai un cœur que pour le jaune et le blanc
Un cœur pour cuivres bleus
Attente de rires qui ne veulent même pas retenir le soleil et le soleil
Se dilapide coule contre la vitre
La cour pèse un lingot de vent
Le ciel hué (cabales de feuilles)
S'emploie à des cendrées paisibles bordées de lampes
Tout s'arrange se range
De nouveau je suis en paix
De nouveau je n'ai rien à dire
Rien à pleurer rien à maudire
Je laisse s'écouler ce jour plein de chaleur

Quand la nuit vient la lumière peine.

noyade

Je suis un homme sans enfance
Moitié remords moitié fumées
Dans ma tête dansent les nombres
Et je blanchis comme en été
Sur les crêtes du sable sombre

Je suis un homme du silence
Gris rangé sous les lois du temps
La mer mortelle offre ses chances
Et je me hâte dans le vent
Nageant vers l'insignifiance

Je suis un homme solitaire
Que la douleur a dévié
Les vagues montent à la terre
Et moi je sombre décrié
Sous les mouettes qui délibèrent

Sœur la mort O sœur difficile
Tu m'attends couche de la mer
Oubliez les ainsi-soit-il
J'étais un rire du désert

J'étais une bouche inutile.

autre portrait
de la joconde

Indécise et tendre belle et douce...
 Son visage est couvert d'une ombre de ses yeux
 Et elle fait enfant ! cependant
 Elle trouble presque à la folie
 Ses yeux qui donnent une telle ombre
 Sont bleus, un bleu mêlé de fauve
 Vous direz mordorés et vous vous tromperez
 Ils ne sont pas ardents mais ternes.
 Elle est belle elle fait penser à Vénus
 Qui se serait laissée hébétéer par de trop longs délices à Cythère
 Et aspirerait vaguement à la mort ou à l'ennui
 Car elle semble revenue de tout
 Bien que jamais sans doute elle n'ait eu l'occasion
 De voyager de philosopher et de jouir...
 Cette Vénus pessimiste et tiède
 Comme un soleil automnal
 Cause une impression de crapule...
 Comme si sa peau...
 C'est je ne sais quelle radiation malsaine
 Qui se mêle à son ombre et la dégrade un peu
 Mettant ce ton (on croirait presque une couleur)
 Effrayant sur sa peau de satin !
 Vive et morte à la fois
 Sans espérance de le comprendre !
 Tout à coup sa nubilité lui pèse
 Elle se sent bien incertaine de son sort
 Et penche imperceptiblement la tête
 Malgré le peintre
 Regardez bien ! elle penche penche
 Et va tomber ! elle se meurt
 Derrière son cadre (et ses yeux)
 Elle est trop belle et sourit trop peu.

cette petite femme

Avec la broderie claire des petites stries vertes
De ses yeux somnambuliques

Elle rappelle

La robe de faon polychrome étincelante
De la sirène inelle d'un de mes rêves d'enfant.

Cette petite femme

Aimée de bien des chiens

Qui voudraient la suivre

D'un bout à l'autre du jour

Elle rappelle celle qui dévore indistinctement

Tout ce qui passe à portée de sa gueule fascinante

Et conserve l'air serein de ces drogues mélodieux

Qui gazéfient tout ce qu'ils touchent

Et pourtant elle n'a pas de bouche.

autocritique en ré

à Claude

Dans les hautes clartés de l'hiver provençal
 Où le vent lave la lumière
 Nous avons trop cherché le chiffre et l'armorial
 Des comptables qui espèrent
 Métamorphoser Parsifal.

Ivre de mots — bientôt ivrogne ! Voilà dix ans
 Que je me tais, et ce silence,
 Comme la fraise en moi d'un dentiste dément,
 Veut enfoncer jusqu'à l'enfance
 Sa brusque érosion d'astre en sang.

L'étoile qui brûlait notre ciel infidèle
 Nous a-t-elle trop aveuglés ?
 Nos regards arrachés gisaient comme les fells
 Lorsque dans le douar ratissé
 Seul un mouton survivant bêle...

— Croyez-vous, Monsieur, l'espace s'organise
 Et croyez-vous qu'un rêve d'homme
 Peut démonétiser l'or souple des églises ?
 — Pardon, Madame, midi sonne
 Et je n'ai pas fait ma valise...

Au brasero des jours, toutes les neiges fondent...
 L'insecte quotidien, termité
 Du cœur, philoxéra ponctuel, dans nos reins plonge ;
 L'aigle de Prométhée habite
 Les nœuds de nos nerfs et les ronges.

Fallait-il cajoler nos affections anciennes, •
 Nos eczémas de l'inconscient ?
 Un mélange de cendre et de terre de Sienne,
 Tel fut l'engrais de nos vingt ans
 Au temps des qu'à-cela-ne-tienne !

L'aiguille oscille encor sur le compteur Geiger
 Et l'analyse des ruines
 Se poursuit dans le temple où officient mes frères...
 Savoir à quoi mon cœur incline
 Est difficile en ce désert.

— Pardon, Monsieur, mais ce désert dont les gens parlent,
 Où est-il ? Je le cherche en vain ;
 Et, d'oasis en oasis, moi je m'affole...
 — Navré, Madame, mais mon train
 Démarre, mon avion décolle...

marieur des ombres

Marieur des ombres
Récite nous de la lumière
Unis ma face
Disparate

Vois les amants des soirs de fête
Se rencontrer
S'abandonner La mer
Cherche la mer

Danse avec moi
Je t'ouvrirai tous mes déserts
Toutes mes sources de mistral
Ma torrentielle enfance noire

Une musique où notre peine
Un jour devienne l'étrangère
Frappe le ciel comme un tamtam
Le ciel sauvage aux lèvres peintes
Je danse à déchirer les pierres
Sur la grand'face
De l'étoile
Ramifiant les univers

La terre à la nuque de bois
perd le chemin de ses forêts
Dans la pénombre de mon âme
Parloir des sables
Je suis la source du désert
Ou des palmiers
J'entends les arbres mes demi-frères
Tenter d'unir l'eau morcelée

le livre sur les sables

Si vague et si fuyante une lumière parle
Celle de ton visage
Dans la saison des pluies
Quand les citrons roulent sur les grenades

Ecoute le soleil bavarder comme un livre
Quand les rôdeurs
De leur couteau
Rendent les jungles praticables

Que ta maison morde à la terre
Comme à leurs lèvres
Les amants
Lève ton verre aux chutes folles des torrents

Endors-toi sur la terre aux vieilles soifs tranquilles
Vois comme brillent les fermoirs
Du livre
Sur les sables

prison

Sur l'eau neutre de la mémoire
les plaines se sont fermées
je suis seul
ton visage est une larme
à la surface de la nuit
une nuit froide
en pluie sur mes mains
l'absence épuise les couleurs

Demain peut-être
ton souvenir éclatera comme un soleil

aujourd'hui

Aujourd'hui le ciel brûle à mes lèvres
j'ai soif d'une fièvre
qui respire par ma voix
Aujourd'hui tout est simple
l'ardoise et le plâtre sont très importants
la rue aussi
ma ville est une bonne vieille
qui fait rôtir sa peau ridée
Elle est très belle

mais sous sa robe de boulevards
se cachent les orphéons gris

deux poèmes

Vittorio Bodini est né à Bari le 6 janvier 1914. Professeur de littérature espagnole il a traduit en Italien tout le théâtre de F.G. Lorca. Plusieurs recueils de poèmes l'ont placé au tout premier rang des nouveaux poètes italiens. Un choix de ses poèmes a été inclus par Salvatore Quasimodo dans son anthologie « Poesia Italiana del Dopoguerra » (Schwarz Editore, 1958). Colomba Voronca, à qui nous devons les adaptations de Vittore Fiore (Seghers, collection « Autour du monde » n° 65), a traduit pour nous ces deux poèmes.

dans la presqu'île salentine

Dans la presqu'île salentine.
L'amour était une lettre trouvée
dans le tronc d'un olivier, l'amitié
le cheveu fendu en deux, frémissait dans le vent ; et la mort
la dent que l'on garde pour le jour
du Jugement.

Ici il y avait des académies
et des moines très sages :
ô cités glorieuses
de souillure et d'abandon !
Dans la matinée sans hommes, allaitant les enfants
les femmes sur les perrons longuement
se peignent.
Et quels noirs cheveux, quels cheveux
qui jamais ne finissent
parmi quelles blanches maisons avec les rangées
de citrouilles jaunes sous les corniches.

Sur un tas d'immondices un chat féroce
grignotait une arrête nacrée
regardant s'approcher l'étranger
avec deux yeux terribles.

une morte dans les pouilles

Lorsqu'elle sût l'augmentation du prix des tomates
elle comprit que le temps des angoisses était fini.
Elle apprit à bougonner
et à plonger ses mains dans la lessive bouillante.
Dans la maison fraîchement reblanchie
sur un mur rougeoyait
un chapelet de piments — démon pour les mâles
A l'aube un maçon sortit en toussant
et ferma la porte de la maison,
les feuilles de citronnier dans l'oreiller
se souvinrent d'un soleil jaune d'ossements.

O Morte, cesse de mourir d'avantage.
Souviens-toi des olives noires.
Fais briller les poignées, arrose les œillets.

Oublie que les vitres des fenêtres
se lavent à l'eau et au vinaigre ;
que les taches sur les vêtements noirs
s'enlèvent avec le marc de café.
Elle n'est plus tienne la main qui affecte à un autre usage
la cire encore molle des chandeliers
ou qui chauffe sur le gaz le chocolat des morts.
Réssucite dans l'Inutile, ô morte des Pouilles :
dans les coraux de la mer ou dans les hurlements du vent
dans ta terre d'huitres et de loups garoux.

les 3^{èmes} journées de rencontre d'action poétique

Les 7 et 8 septembre se sont déroulées à Buoux, dans le Vaucluse, les III^{èmes} Journées des Rencontres d'Action Poétique. Plus de vingt poètes venant de tous les coins de France — et certains même de l'étranger : Jean Perol, professeur à l'Université de Kyushu, était venu du Japon accompagné de la poétesse Shindo Ryoko — se sont découverts, retrouvés, reconnus ou liés grâce à ces deux journées de travail qu'Action Poétique avait cette année situées dans la paisible et accueillante Auberge des Seguins que Pierre Pessemesse, le maître du logis, avait su, avec beaucoup de délicatesse, transformer en champ-clos poétique.

Des discussions, à la fois amicales et animées, qui marquèrent ces deux journées nous avons voulu donner dans ce numéro un premier aperçu. Atelier reconnu de diverses tendances, parmi les plus actives, de la Nouvelle Poésie, Action Poétique entend poursuivre les débats, animer les controverses, affirmer ses volontés.

| jean todrani

sur l'engagement

L'engagement est d'abord dépassement de soi et volonté d'intervenir dans son propre monde, pour le progrès de ce monde. On dirait mieux sans doute en employant le terme de dégage ment : dégage ment hors des contraintes.

Cette attitude, ce choix n'appartiennent pas au seul créateur. Il peut être le choix du syndicalisme pour l'ouvrier, d'une médecine sociale pour le médecin, d'une polémique généreuse pour l'avocat. Tels sont les partisans.

Au-delà d'une prise de conscience et d'une prise de position, l'Engagement est action, violence en vue d'un changement. Pour le Poète, pour l'Ecrivain, l'Engagement suppose un risque plus grand. Ce qu'il va exprimer le sera publiquement et la lutte qu'il va mener se heurtera à une censure morale, à un pouvoir régnant. Le Poète est, de nos jours, un personnage nouveau. Ni maudit ni poète de Cour, mais quotidiennement mêlé à la vie collective parce qu'il a un métier. Il partage les horaires, les interdits et les difficultés communes. Si le chant est devenu difficile, sinon impossible, c'est parce que la parole, le Verbe, peut-être le discours, ont pris sa place. Et cela déjà est Engagement. Génie et talent mis à part, le peintre, l'architecte, le poète tendent à se rapprocher par leurs méthodes, et se rapprochant par ces méthodes ou ces vocabulaires ils vont s'éloigner ensemble d'un empirisme facile, d'un tout venant du langage, du parler élémentaire.

Toute œuvre, toute expression est Engagement puisqu'elle propose une Vision, fait naître un dialogue, apporte une structure, ne serait-ce qu'une image. L'Engagement qui est de notre propos a fait ses premières armes dans la Résistance ; je parle de cette Résistance qui va de Miguel HERNANDEZ à EVTOUCHENKO, et qui a pour étapes ARAGON, ELUARD, René CHAR, PAVESE, Nazim HIKMET. Tous se sont engagés d'abord par l'écriture, d'une manière implicite muette ou explicite. A mes yeux, par exemple, l'œuvre de René CHAR est résolument engagée, ce qui ne la rend pas plus visible. L'œuvre d'AR-TAUD implicitement responsable d'un changement.

L'Engagement explicite, direct, c'est l'action poétique. Ce que veut notre Revue, une participation violente et immédiate à la vie collective, le métier de nommer l'événement, de cerner et de dénoncer. C'est le poème politique ; l'Algérie, Julian GRIMAU en ont suscités. Le risque de cette poésie est dans le procès qui peut suivre, puisqu'il y a toujours une inquisition pour les hérétiques et une médaille pour les repentis.

Engager, c'est aussi bien l'homme que l'œuvre. Adhérent d'un parti, le poète va se heurter à la discipline de ce parti, aux mots d'ordre.

Comment nos camarades ont-ils résolu ces problèmes ? Ceci pourrait être discuté à la lumière des querelles du Réalisme, à la lumière de la Poésie Nationale, ou à travers la réussite à facettes d'ARAGON.

Mais l'Engagement de l'œuvre pose avant tout les problèmes du langage — clair ou ésotérique — révélant des vérités directes ou portant un plus haut message. Cela à travers le poème, la critique, le théâtre, la traduction.

Pour le Poète, l'avant-garde se situe aux confins du conformisme et des idées reçues et parce que sa vie naturelle s'exprime toujours sur des impératifs neufs. Cette poésie a pour but l'efficacité immédiate. Pour vivre il lui faut une réciprocité permanente ; le poète doit écouter ce ressac de la parole lancée, c'est l'écho critique. Et cela permet à la poésie d'être enfin une maïeutique, la révélation des êtres à eux-mêmes, quotidiennement guidés.

L'Engagement poétique c'est assurer le prolongement de l'œuvre, c'est mettre au vif ce qui fut prisonnier de l'ombre et des interdits. Le poète ne peut être un pacifique, puisque la poésie se développe à l'encontre. Le poète vit dans l'urgence, il est celui qui passe outre et ne connaît de repos que dans l'Irréversible. Dans la rue, le poète trouve avec les autres la chaleur de la fête et souffle dessus une éternelle Saint-Jean.



quelques points du débat

Les extraits d'intervention que nous publions ont été volontairement laissés dans l'anonymat. Ils sont à considérer comme des éléments de discussion.

- Choisir la poésie est un engagement. Se vouloir poète est un acte révolutionnaire en lui-même.
- Hölderlin ou Maïakovski, il n'y a pas d'autres alternatives en exemple pour le poète qui veut écrire une œuvre et non remplir une fonction.
- Chaque poème réussi est une conquête de la communauté.
- Action Poétique n'accorde pas seulement droit de cité au « poème politique » directement engagé. Elle s'attache à publier tous les poèmes qui paraissent valables à son comité de rédaction, quel qu'en soit le sujet ou la forme. Elle n'élimine personne et rien de son champ d'activité.
- Dans un monde de violence comme le nôtre on peut encore parler des oiseaux et du printemps justement parce qu'il existe une poésie combattante.
- Action Poétique est avant tout une revue de poésie, une revue littéraire. Elle ne rejette pas plus les recherches, disons de laboratoire, que les thèmes directement accordés sur l'actualité.
- Seuls demeurent l'authenticité de l'expérience et la qualité de l'œuvre.

- Le rôle d'une revue comme la nôtre est d'une part de publier des poèmes, d'autre part de parler de la poésie. De provoquer la discussion autour de telle et telle conception du poème, portée aux nues par les uns, abhorrée par les autres, mais aussi de reposer sans cesse la question du contact avec un plus grand nombre de lecteurs, contact qu'il est — ou non — possible de renforcer, etc... Ainsi, lors de son passage à Paris, Evtouchenko a prétendu que c'était la faute des jeunes poètes français s'ils n'étaient pas lus davantage : ne pourrions-nous pas, lecteurs et poètes, nous justifier, ou battre notre coulpe ? G.L. Godeau vient justement de publier chez Gallimard « LES MOTS DIFFICILES » : « Je voudrais que tous les hommes et les femmes du monde qui marchent droit, le matin en allant au travail, à la piscine ou au marché, puissent lire ces poèmes écrits exprès pour eux, dans leur langue ». Réussira-t-il ? Est-il possible, dès maintenant, que ces hommes et ces femmes auxquels Godeau dédie ses poèmes se mettent à lire « LES MOTS DIFFICILES » et à penser qu'ils peuvent eux aussi, comprendre la poésie, la poésie de leur vie, puisqu'un poète s'est tenu près d'eux et leur a parlé dans leur langue ? En supposant gagné ce pari, ne reste-t-il pas à écouter les poètes et les lecteurs qui trouveront que ces poèmes en renonçant volontairement au chant renoncent tout simplement à la poésie ?

Ces discussions, ces confrontations : voilà ce qui est passionnant, constructif, ce qui garde le lecteur en éveil, ce qui alerte le poète.

- Il faut souhaiter que notre revue s'en tienne à la confrontation concrète des poèmes et des études concernant directement la poésie : là est notre terre commune. Nous prétendons la cultiver comme ceci ou comme cela. Il y a des échecs, des réussites. Qui sera couronné pour l'avoir rendue meilleure ? Voilà notre problème essentiel, le problème qui nous réunit, tout différents que nous sommes, au sein de cette « ACTION POETIQUE ».

- Toute la longue histoire de la poésie française n'est que la tragique histoire de la tragédie des poètes. Les critiques bien famés, les La Harpe et les Sainte-Beuve, les Nisard et les Thibaudet, les Bedier et les Lanson mettent sur le compte de la sensibilité du poète, de ses vices et de ses arguments, les vicissitudes qu'il traverse, les malheurs qui l'atteignent. Une œuvre poétique valable, tel est le sous-entendu tacite, doit être payée par la prison, le gibet, l'exil, le suicide ou l'asile de fous... Toute cette histoire est à réécrire... Qu'on y songe... Villon assassin, Chenier guillotiné, Rimbaud vierge trafiquant d'armes, Verlaine vagabond alcoolique, Nerval dément et suicidé, Baudelaire pervers, alcoolique et syphilitique, Musset syphilitique, Vigny indicateur probable de police, Corbière, Aloysius Bertrand, Laforgue, Pétrus Borel, Lautréamont, Germain Nouveau, Crevel, Artaud, Neveu, Max Jacob, et même Hugo vingt ans captif d'un rocher... Tous âprement fouettés par les lanières de l'oppression, la domination ténébreuse des requins et des hypocrites... Laisserions-nous leurs désastres et leurs dégoûts, leurs braises et leurs brandons aux faiseurs de manuels de la bourgeoisie ?..

Pour propager le bon mot d'ordre, pour devenir les haut-parleurs de la société à l'image de l'homme, il faut nous tremper un verbe neuf, chercher des formes nouvelles, créer l'art à partir de la réalité et la réalité à partir de l'art, sans jamais revenir en arrière.

chester himes
ou le purgatoire
de la « série noire »

émile breton

C'est Christiane Rochefort qui, dans la post-face qu'elle a écrite pour « Une affaire de viol » de Chester HIMES, parle de sa longue patience de professeur pour expliquer que, si les noirs peuvent avoir bien des défauts, le seul au fond que leur reprochent les racistes. c'est-à-dire la couleur de leur peau, ne saurait en être un.

Un professeur... l'image est juste, en ce qui concerne du moins le personnage, cet écrivain noir américain d'une cinquantaine d'années et son air de douce obstination, de tranquille patience que la fréquentation de tant de cancre donne aux meilleurs des vieux universitaires. Voyez pourtant, comme les apparences sont trompeuses : Ce monsieur si distingué, mince et grisonnant est le père des deux policiers les plus turbulents qui aient vu le jour dans la « Série noire » ; les célèbres FOSSOYEUR JOHNS et Ed CERCUEIL, les deux flics noirs de HARLEM ; c'est lui aussi qui a raconté, dans un roman frémissant de pitié et de violence, l'histoire de cet « écorché vif » qu'est LEE GORDON, leader syndicaliste noir qui n'arrive pas à trouver sa place, même dans le prolétariat américain ; c'est lui enfin qui, dépouillant tout lyrisme, toute envolée, s'est livré dans « Une affaire de viol » à une analyse clinique des manifestations les plus feutrées du racisme.

Il n'y a pourtant pas de mystère derrière ces styles, ces visages si divers. Et Chester HIMES, écrivain américain étranger en son propre pays, vivant depuis de nombreuses années en Angleterre ou en France, le rappelait, lors d'un récent passage à Marseille, où nous avons pu le rencontrer : « Je n'ai, toujours, voulu dire que la condition des noirs dans mon pays, et les raisons de leur comportement. Et l'essentiel était de pouvoir, d'abord, le dire. »

Car la carrière de Chester HIMES est, d'une certaine manière, exemplaire, et, tout autant que ses romans, révélatrice de cette condition des noirs américains. Publiés après la guerre, ses premiers romans, de « S'il braille, lâche-le » à « La troisième génération », durs et accusateurs, pouvaient l'apparenter à Richard WRIGHT (à qui l'on peut même le préférer pour sa douloureuse sensibilité).

Puis, c'est le silence, et la publication de son premier « policier », « La reine des pommes », qui ouvre sa période « Série Noire » où cinq autres titres (tous traduits en français dans la collection dirigée à la N.R.F. par Marcel DUHAMEL) devaient suivre.

— « De la contrebande, en quelque sorte, alors ? » lui demandons-nous.

— « Oui, contrebande, répond-il. Dès 1950, après mes premiers romans, j'étais inscrit sur la liste noire — ici, un sourire — des éditeurs de mon pays, comme « agitateur ». Je ne pouvais plus rien publier. Alors, j'ai pensé à cette littérature en marge, la « murder story ». Et c'est ainsi qu'ont fait leur apparition les deux seuls policiers noirs de toute la littérature américaine, les deux acolytes que vous connaissez. C'était pour moi encore façon de lutter contre la ségrégation,, cette plongée dans le monde si vivant du petit peuple de HARLEM, si amé-



ricain au fond. Mais même ces histoires n'ont eu aucun succès en Amérique : tous ces « nègres », vous pensez, dont je parlais... » Une pause, puis : « De la contrebande, mais aussi autre chose. J'ai découvert combien était passionnante cette expérience nouvelle. Et là je dois à Dashiell HAMMET, que je tiens pour un des plus grands écrivains américains — pour ouvrir dans cette interview une parenthèse, sait-il qu'il est ici de l'avis d'Aragon, avis que celui-ci exprima en une note fulgurante, à la mort de HAMMET, cet autre auteur qui n'est aujourd'hui connu en France que par la « Série noire » ? Mais revenons à Chester HIMES —. « Je dois à Dashiell HAMMET

d'avoir appris à conduire un récit, à faire vivre des personnages, uniquement par le dialogue. Et si en tous cas Je ne l'ai pas appris, j'ai du moins essayé de l'apprendre. Et de le faire. »

Pourtant, même ces « Murder stories », il l'a dit, ne « marchaient » pas pour lui, aux U.S.A., et pas, on l'a vu, pour des raisons littéraires. Si bien que HIMES fut finalement obligé de s'expatrier. Et il est aujourd'hui dans cette situation, au moins curieuse, d'un écrivain dont les œuvres sont publiées à l'étranger, mais non pas dans son propre pays. Ainsi, ses deux derniers romans « MAMIE MASON » et « Une affaire de viol », s'ils ont été édités en France, en Angleterre, en Allemagne même, avec la mention « traduit de l'américain », restent inéaits en Amérique.

Le voilà donc, en tous cas, avec ces derniers romans, sorti chez nous du « purgatoire » que constitue, à cause des préjugés — préjugés que nourrit et que justifie, même, l'abondance des médiocrités qui s'y est également publiée — qui pèsent sur elle, la « Série noire ». Aussi, un public nouveau va peut-être, aujourd'hui, le découvrir, avec « Une affaire de viol ». Qu'il ne borne pas là sa curiosité, c'est tout ce qu'on peut souhaiter, car il y a une Amérique à découvrir dans l'ensemble de l'œuvre de Chester HIMES.

les œuvres

Tous les romans de Chester HIMES (sauf un, de ses débuts, nous a-t-il dit lui-même, et qui s'appelle « Jetez la première pierre ») ont été traduits en français sous les titres que voici :

- « S'il braille, lâchez-le » (Albin Michel)
- « La croisade de LEE GORDON » (Corréa)
- « La fin d'un primitif »
- « La troisième génération » (Plon)
- « La reine des pommes » (Série noire N.R.F.)
- « Il pleut des coups durs » »
- « Dare-dare » »
- « Tout pour plaire » »
- « Couché dans le pain » »
- « Imbroglia Negro » »
- « Mamie MASON » (Lafont)
- « Une affaire de viol » (Editions « Les yeux ouverts »)

notes

LES TROIS MONDES DE BORIS PASTERNAK (Arthaud)

La gloire de Pasternak — un des quatre grands de la poésie soviétique — reste liée en Occident au scandale politique de son roman « le Docteur Jivago », Prix Nobel 1958. Paradoxalement, on ne connaît presque rien de cette langue si dense et scintillante qui fait l'honneur de la prose russe et donne à la poésie de Pasternak cette splendeur envoûtante qui nous saisit même au travers de la traduction.

Dans une société où le collectivisme le plus exacerbé s'employait à déprécier l'individu pour mieux l'annexer à la « masse », Pasternak ne craignit pas d'aller à contre-courant d'un art destiné à magnifier cette « liturgie de l'histoire » à laquelle, derrière ses évêques, le peuple était convié à participer pour la gloire du dieu vivant. D'où une longue défiance, puis une hostilité venimeuse des fonctionnaires de la littérature et... des autres à l'endroit d'un poète accusé de se complaire aux mélancoliques descriptions de son âme et du printemps. Mais Pasternak, comme Platon, doutait qu'il fût aussi facile d'intégrer le Poète à la Cité :

C'est en vain qu'aux jours du Soviet Suprême
quand le pouvoir fut remis aux Autorités,
une place spéciale a été réservée au poète.
Elle est dangereuse si elle n'est pas vide.

Ce n'est pas que Pasternak soit resté insensible aux bouleversements de son siècle et aux malheurs de sa patrie. L'Année 1905, et le Lieutenant Schmltdt en témoignent. Qu'il ait douté ensuite, que la foi ait fait place à l'hérésie pour aboutir à l'isolement et au scandale du « Docteur Jivago » est une autre affaire.

La précieuse biographie de Robert Payne nous incite à comprendre la vie et l'œuvre de ce poète sous une autre lumière. Elle nous fait souhaiter aussi que Pasternak trouve enfin chez nous éditeurs et public.

ESPOIR ET PAROLE - Poèmes algériens (Seghers)

Paru dans le courant de l'été, ce très bon recueil dû à Denise Barrat a su éviter les poncifs de ce genre d'entreprise et, témoignage (implacable mais sans haine), il ne cède ni à l'artifice verbal ni aux bruyants sanglots patriotiques ou nationalistes. Divisé en six parties (Réalité — Guerre — Torture — Prison — Souvenirs — Liberté), il rassemble en un chant collectif et parfaitement ordonné les plus connus des poètes algériens avec d'autres qui le sont moins ou pas du tout (parmi lesquels il faut retenir Anna Greki qui avait participé à notre numéro « guerre d'Algérie » en décembre 1960). C'est Jean Amrouche qui donne le ton avec son très beau « Combat algérien » et le reste des textes réunis, s'il n'est pas toujours à ce niveau, ne laisse jamais indifférent. Tous ces poèmes, hormis l'Hymne national algérien, ont été écrits en français, ce qu'il convient de souligner tout particulièrement. Tant il est vrai que la poésie française — et c'est là sa grande chance — peut trouver au-delà de nos frontières bien des occasions de nous surprendre et de s'enrichir.

HOLDERLIN

« La princesse de Hombourg lui a fait cadeau d'un piano. Il en a coupé les cordes, mais pas toutes, de sorte que plusieurs touches marchent encore, et c'est sur elles qu'il improvise. » Tout Hölderlin (celui des années de folie) m'apparaît dans ce symbole. Le piano c'est la raison, ou plutôt ce qu'il en reste : quelques rares touches sur lesquelles il joue encore pour nous et dont il arrache des chants blessés, un peu effrayants parfois, d'une noire et brûlante beauté. Car ,
... un vertige doucement l'a pris, et l'immortel
firmament de sa pensée s'est écroulé.

Cette poésie nous déconcerte : il y a trop de blancs dans ce message, trop de mots absents. Cette rupture de la ligne mélodique, ces accords irrésolus, ces modulations irrationnelles engendrent un malaise. Poésie dont on a dit justement que plutôt que de la décrypter il fallait en rejoindre le sens caché. Ce à quoi, avec des fortunes différentes, nous convient P.J. Jouve chez Gallimard (Poèmes de la Folie de Hölderlin), et André du Bouchet au Mercure de France (Poèmes de Hölderlin), le premier avec un choix beaucoup plus étoffé, le second dans une traduction peut-être plus (ou trop) personnelle.

VICTOR SEGALEN : STELES (Plon)

Signalons encore cette réédition des STELES de V. Segalen dont la dernière édition commercialisée datait d'une trentaine d'années. C'est un important volume comprenant soixante-cinq poèmes commentés et analysés par Henry Bouillier qui, dans son introduction, se livre à une étude générale de cette œuvre avec beaucoup plus le désir de justifier son « admiration pour un grand poète encore méconnu » que d'imposer une exégèse définitive. En réalité, comme chez Saint John Perse, cette affabulation asiatique cache « le fruit d'une longue et patiente exploration intérieure : LE TRANSFERT DE L'EMPIRE DE CHINE A L'EMPIRE DU SOI-MEME EST CONSTANT. »

parutions

- « **VESPER** », poème de Jean Malrieu, préface de Jean Tortel. Collection « La fenêtre ardente ». S'adresser à Gaston Puel, Veilhès-Lavaur, Tarn. 9 F.
- « **JE PARLE DE L'OBSCUR** », poèmes de Jean Todrani. Collection « La fenêtre ardente » - 9 F.
- « **L'AMOUR PRIVE** », poèmes de Henri Deluy. Collection « Action Poétique » - 5 F.

chez seghers

Les Editions SEGHERS annoncent :

■ Lancement de deux nouvelles Collections :

a) « ECRITS » - La collection ECRITS réunit l'essentiel de nos connaissances sur tout ce qui intéresse l'homme du XX^e siècle. A travers les grands textes du présent et du passé, les clefs nécessaires pour vivre dans notre temps et pour en comprendre l'évolution.

Paraîtront : L'EUROPE, L'ANGOISSE, L'ATOME et, ultérieurement : Le SOCIALISME, L'HOMME, La LIBERTE.

b) « MUSICIENS DE TOUS LES TEMPS » - Cette collection est prévue sur le même plan général que les autres volumes des collections SEGHERS : « POETES », « SAVANTS », « PHILOSOPHES », etc...

Le premier volume est consacré à Dimitri CHOSTAKOVITCH dont la présentation est assurée par R.M. HOFFMANN.

Paraîtront ensuite : « Francis POULENC », « Serge PROKOFIEV », « Maurice RAVEL », etc...

■ La collection « POETES d'AUJOURD'HUI » vient de présenter un « BRASSENS » par Alphonse BONAFE, « VALERY LARBAUD », par Bernard DELVAILLE et « GABRIELE d'ANUNZIO », par de MONTERA (pour le centenaire du poète).

■ En décembre, un « POETE d'AUJOURD'HUI » sera consacré à « MAX-POL FOUCHET », présentation par Jean QUEVAL.

■ Pierre de LATIL consacrera un « SAVANT DU MONDE ENTIER » à l'atomiste italien : « FERMI ».

■ Les Anthologies de la collection MELIOR présenteront de septembre à décembre :

« LES MEILLEURS NOUVELLES ANGLAISES » (Hélène BOKANOWSKI)

« LA POESIE FEMININE » (Jeanine MOULIN)

« LA POESIE ITALIENNE » (Armand MONJO)

« LA POESIE SURREALISTE » (Jean-Louis BEDOUIN)

■ Pierre QUILLET consacrera un « PHILOSOPHE DE TOUS LES TEMPS » à « Gaston BACHELARD ».

■ En octobre, paraîtra un DICTIONNAIRE SEGHERS consacré aux PENSEES et MAXIMES.

■ Dans la série POESIE POCKET, paraîtra « L'ANTHOLOGIE THEMATIQUE DE LA POESIE FRANÇAISE », présentée et réunie par Max-Pol FOUCHET.

■ La collection sonore ADES/SEGHERS « POETES d'AUJOURD'HUI » mettra en diffusion un « Maurice FOMBEURE », dont les poèmes ont été enregistrés par Jean-Louis JEMMA, de la Comédie Française.

■ Pour les étrennes paraîtront :

a) une biographie en images de FEDERICO GARCIA-LORCA - 150 documents inédits et un texte de Juan-Luis CANO.

b) « LE POEME ET SON OMBRE », de Paul ELUARD - 100 textes inédits, 50 photographies et documents inédits.

nos éditions spéciales

- « ALLUVIONS » — une anthologie vivante de la poésie qui se fait. Dix-huit titres au catalogue. Vient de paraître : « Poèmes pour rejoindre » de Gérard Cléry
En préparation : poèmes de Galil, Michel Flayeux, Henri Deluy.
Abonnement : 10 n° - 18 F. L'exemplaire - 2 F.

... ET DEUX NOUVELLES COLLECTIONS :

- « ATELIERS » — libelles poétiques diffusés en supplément gratuit de la revue. Avec ce n° 22 d'A.P. : « Un Mot » d'Oliven Sten — « La courbe protestataire » de Henri Deluy.
- « VISA » — consacrée à la poésie étrangère. Collection publiée sous la direction de Jean Todrani. Sous presse : Veiga Leitao « Nuits de pierre », traduit du portugais par A. Joucla-Ruau.
En préparation : Lucebert et Jan G. Elburg, poèmes traduits du néerlandais par Ans et Henri Deluy.

Le numéro 1,50 F.
En vente partout

Spécimen gratuit sur demande

Abonnement :
1 an 57 F. - 6 mois 30 F.

LES LETTRES FRANÇAISES
5, rue du Faubourg Poissonnière
PARIS
C.C.P. 152-25 Paris.

les lettres françaises

la rubrique de poésie
la plus complète de
la presse hebdomadaire
chaque semaine la rubrique de René
Lacôte
toute l'actualité culturelle
Lettres, Arts, Sciences, Spectacles

COLLECTION
POÈTES D'AUJOURD'HUI
livres + disques



Guillaume APOLLINAIRE, par Duby
 ARAGON, par Jean-Louis Barrault
 Charles BAUDELAIRE, par Jean Desailly
 René Guy CADOU, par Daniel Gélin
 Francis CARCO, par J.-P. Aumont
 Blaise CENDRARS, par Jean Servais
 René CHAR, par Laurent Terzieff
 André CHÉNIER, par Jean Bolo
 Paul CLAUDEL, par Claude Nollier
 Jean COCTEAU, par Jean Mercure
 Robert DESNOS, par O. Hussenot
 Paul ELUARD, par Gérard Philippe
 Victor HUGO, par Maurice Teynac
 Max JACOB, par Alain Cuny
 Francis JAMMES, par Jean Negroni
 Jules LAFORGUE, par René Lefèvre
 F. G. LORCA, par Maria Casarès

MAURIAC, par M. Renaud et J.-L. Barrault
 Henri MICHAUX
 MUSSET, par Claude Laydu
 Gérard de NERVAL, par Jean Vilar
 Charles PÉGUY, par Pierre Vaneck
 Arthur RIMBAUD, par Sacha Pitoëff
 RONSARD, par André Reybaz
 SAINT-JOHN PERSE, par Jean Vilar
 SENGHOR, par Georgea Aminel
 Paul VALÉRY, par Jean Vilar
 Paul VERLAINE, par François Péler
 VILLON, par Serge Reggiani
 Le disque seul :
 Marc ALYN, par J.-L. Trintignant
 Luc BÉRIMONT, par Robert Hossein
 Armand LANOUX, par Gérard Oury
 Pierre SEGHERS, par Laurent Terzieff

Le disque seul	10,55
Le volume seul	7,10
Le volume et le disque sous un élégant coffret (discoffreD).....	20,60



en vente chez votre libraire

catalogue général gratuit sur demande

Seghers 228 bd Raspail Paris 14

action poétique

1950

Gérald Neveu fonde le journal Action Poétique qu'un groupe de poètes diffuse au porte-à-porte dans les quartiers de la ville.

**1956
1960**

PEUPLES OPPRIMÉS

Guerre d'Algérie numéro spécial tiré à 5.000 exemplaires vendus en France et à l'étranger. Parution du premier recueil de la collection Alluvions (hommage à Maurice Audin). Action Poétique devient la plus active des revues de la nouvelle poésie.

**1961
1963**

20.000 exemplaires édités consacrés à la jeune poésie allemande, soviétique, polonaise, hollandaise, italienne, portugaise, et à Morhange, Evtouchenko, Hikmet...

ainsi qu'à des dizaines de jeunes poètes français.

**ACTION POETIQUE EST UN
COMBAT MENE POUR LA
DECOUVERTE DE LA POESIE
NOUVELLE**

**ACTION POETIQUE S'ADRESSE
A VOUS
ACTION POETIQUE A BESOIN
DE VOUS**

**ABONNEZ-VOUS
FAITES ABONNER**

**LES CONDITIONS ACTUELLES SONT TELLES QUE LES
POETES NE PEUVENT SE FAIRE ENTENDRE S'ILS NE
SONT PAS AIDES.**

**DIFFUSEZ ACTION POETIQUE
FAITES ABONNER A ACTION POETIQUE**

(Utilisez le bulletin d'abonnement et le mandat-carte de versement ci-joint)

**ACTION POETIQUE - 4 n° 10 F.
ALLUVIONS - 10 n° 18 F.
A.P. + ALL. - 25 F.**

action poétique

FONDATEUR GÉRALD NEVEU

Rédaction

Andrée Barret, Gabriel Cousin, Henri Deluy, rédacteur en chef ;
Charles Dobzynski, Jo Guglielmi, François Kerel, André Libérati,
Jean Todrani.

Secrétariat : Yves Broussard, Pierre Guidi.

Administrateurs : Jean Savajols, Raymond Didier.

Secrétariat pour la région parisienne : Gérard Cléry, 2, Allées
Gauguin, Châtenay-Malabry - Seine.

Dépositaire officiel pour la région parisienne : Guy Jannin, 5 D,
rue de Poissy, Stains - Seine.

Service Publicité : Cité Dubois. Bât. H 8 - Esc. 37 - Porte 688
Aubervilliers - Seine.

Dépôts

L'Action Poétique est en vente notamment à :

PARIS : Le Divan, 37, rue Bonaparte (6^e)
La Joie de lire, 40, rue St-Séverin (5^e)
Le Globe, 2, rue de Buci (6^e)
Racine, 24, rue Racine (6^e)
Prismes, 168, bd St-Germain (6^e)
Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts (6^e)
Soleil dans la tête, 10, rue de Vaugirard (6^e)
Béarn, 60, rue Monsieur-le-Prince (6^e)
Pont Traversé, rue de la Huchette (5^e)

MARSEILLE : Renaissance, cours d'Estienne-d'Orves
Paul Eluard, rue St-Bazile
Clary, rue Paradis
Lafitte, la Canebière
Gai Savoir, rue Grignan

GRENOBLE : Des Alpes, rue C.-Périer

TOULOUSE : Renaissance, rue Pargaminière

NANTES : Livre Ouvert, rue du Calvaire

MONTPELLIER : L'Ane d'Or, rue de l'Aiguillerie

Gérant responsable : Henri Deluy, 21, bd Gariel - Marseille (4^e)

alluvions

8 poètes	1	hommage à maurice audin
andré libérati	2	le cœur secret
jo guglielmi	3	au jour le jour
jean perret	4	le temps du blasphème
robert lafont	5	pausa cerdana
yves broussard	6	du jour au lendemain
oliven sten	7	comment se dénaturer
franck venaille	8	journal de bord
andrée barret	9	l'effort
pierre guldi	10	stricte vérité-
jean todranl	11	quatorze poèmes en 1 acte
gérald neveu	12	les 7 commandements
jean-jacques viton	13	au bord des yeux
marcel migozzi	14	le fond des jours
luc boltansky	15	poèmes
belghanem	16	ailleurs
gérard cléry	17	poèmes pour rejoindre

un volume : 2 F - abonnement : 10 volumes 18 F.
chaque plaquette est tirée à 400 ex. dont 20 numérotés de I à XX,
signés par l'auteur, le tout constituant l'édition originale.

1 ATELIERS

libelle publié en supplément
au n° 22 d'action poétique
octobre 1963 - dépôt légal
4^e trimestre 1963 - éditions
didier-richard, 9 grand rue, grenoble

henri deluy

**la courbe
protestataire**

Dans la rue flottent les coups sourds de la démolition

Puis le soleil jette sa lumière par la fenêtre
Et moi sans honte je tutoie les enfants

Perroquets verts Douce parure de l'hiver disparu
Nuits blanches à la longue sur les neiges
Le vent refait ce chemin que je lui donne à faire
Quelle histoire !

C'était très bien
La guerre continuait et je grandissais sur moi-même
C'était très bien ainsi
J'oubliais ce que je voulais oublier
N'importe quoi qui se biffe d'un coup d'horloge
A mon poignet tombaient les aiguilles
Le Port sonnait comme un écrin fermé sur les bombes
Il y avait des plantes grasses pour toutes les balles
Des mouches perdues pour les éclats
Des points d'impacts pour les visages

L'ombre des graffiti montait sur les terrasses mal crayonnées

C'était très bien ainsi
J'étais assis sur l'herbe parmi les vagues mâtes des rafales
La mer épaisse et lente coulait en moi ses dragées hautes

Après tout Je pensais La guerre n'est pas un vieux renard
Elle ne pue pas le bouc
Elle vit ailleurs Sur les pentes bleutées de la ruelle
Elle remue son sac de sable et de plumes blanches
Comme une tendre fourmière elle s'agite
Comme un hanneton elle puise et repuise
Elle piétine comme un mouton
La tête immobile
Mâchant des yeux

Je pensais C'est bien Ou quoi
Sur le ponton en face des machines à écrire flambaient
Les phrases crépitaient Les claviers répétaient leurs leçons
Je me disais J'apprend par cœur Les bras s'arrêtent toujours au même
endroit
Les courants d'air avivent la mémoire et je fais claquer les portes au
nez des hommes en pyjama qui renversent leurs assiettes tandis
que d'autres meurent au couteau
Là-bas un moineau lache son cri Lache ses ailes et tombe

Quelle histoire !
La route refait ce chemin que je me donne à faire
La route est une route un escalier tout plat qui colle à la semelle
Un désordre de roses qui volent bas
Pourquoi partir et pourquoi l'Italie
Où vaque une ruine monuments en fuite vers d'étranges portiques
ouverts Si c'est vrai A tous les vents
Melon d'eau Melon d'eau pour les alouettes et les escargots
1948 Rien à savoir Vu l'homme tête nue parmi les vieux papiers

Un tel échantillon de coupures jaunies
Un tel extrait de plantureux discours
L'autre frise la mécanique de ses minuscules évidences

L'autre Un autre encore tape son cœur par terre Tire sa musique
Enfile des perles
L'autre Le dernier peut-être En tous cas Celui qui reste
C'est le pôt au feu Avec toutes ces agrafes qui tirent sur les bords de
la plaie

Vu
Ils agrainent Le gibier se défend
Je suis d'emblée pour la subversion
Un petit crabe avance Pattes mangées par les pattes suivantes
L'algue peut toujours avancer La mer s'éloigne
Je suis d'emblée pour le gros sel de la subversion
Pour écraser le crabe sous des tas de lentilles humides
Pour cracher à genoux sur les algues et par la même occasion
pour cracher dans la mer Dans les boyaux de la mer
Et même pour ne rien dire de la mer La mer c'est toujours trop
Toujours trop plein de soupe et d'étoiles
Des hommes allongés viennent y boire un pauvre sommeil
Légère subversion
Bouée sauvetée parmi les roches en écailles collées sur l'écume

Venez donc Essayez donc
Le jardin se nourrit de largeurs et de pommes fraîches
L'asphalte ajoute ses poissons luisants aux nuages qui reviennent
chargées de tourterelles
Les tourterelles bien faites Elles Glissent sur le bitume

La guerre c'était très bien ainsi
Nous comptons les petits bâtons de nos rêves les petits bouts de
bâtons roses et les images vieillottes sous le parapluie de la guerre

Le chemin a les yeux fous Vertes les ronces
Des crinières pour les autres
J'attends encore sur mon oreiller
le gant de crin qui m'éveillera

Bonnes actions et beau langage O Baudelaire
L'incomparable patois
« Or le poète n'est d'aucun parti »
Je suis une élégiaque canaille

Simple porteur d'habits Homme du dimanche
Avec mes cadres dans la peau Mon soleil sur une tache
Et le cœur qui chavire à certaines musiques
Mélodies au soufflet l'ignoble vague à l'âme envahit mes chapeaux
Je suis un poète de Parti ô Baudelaire

White ladies and black women
Vinaigre au ciel des légendes
Je dépose mes veines et mes sentiments
Une grande houle vient mourir dans ma poitrine
La faille s'élargit Rouge et brune
Je suis de parti-pris Je resterai calme
J'attends encore par-dessus mon épaule
Le gant de crin qui m'ira

Si je me souviens assez bien d'un autre automne aussi long
Humide sur la paille c'est qu'avec celui-ci qui vient la mer secoue
ses feuilles mortes sur les arbres Petit sol sensible et végétal pour
une longue marche et qu'ainsi je retrouve avec mes coquillages les

boursofflures récentes d'un été trop lent Tout empêtré d'étamines
De thym et de menaces Quelles menaces ?

Si je me souviens d'un tel automne c'est qu'il jetait ses fleurs sur mes
façons de partir. Une route qui reste à chaque carrefour Bruits
chimiques des branches cassées. China-town partout et partout moi
seul sur le ruban sur le rasoir Les disciplines au cœur renouant
leurs écheveaux d'herbes souillées

Je me souviens On m'a dit Bonjour
Et puis Que pensez-vous de la faim ?
On m'a dit Bonjour
Et puis Que pensez-vous des petits enfants qui font griller les
sauterelles dans leurs mains et puis qui leur rognent les ailes

On m'a dit Bonjour
Puis on m'a dit
Gagne le droit de dire Bonjour

Peuh !
Les amants comme les abeilles mènent une vie de miel
Une vie de miel rose
Avec des pots de fleurs
Et d'étroites bandes d'oiseaux qui volent bas

Avant tout Cherche Et trouve l'objet de ton amour
Touche ton amour
Tâche de l'approcher

Peuh !
Les drames sont toujours atroces
Les gorges nouées
Les coqs en pâte
Les poules mouillées
Et les larmes amères

N'empêche

L'égarement hante l'économie secrète du poème
Le chapiteau de sève blanche
Avec ce dérèglement du réel en pente douce
La lithurgie Oui La lithurgie L'architecture fatale

Quelle histoire !

Les enfants jouent
Le rire est en eux
Ils peinent
Ils percent parfois par le rire
Le silence les inonde
Lui il sort parfois de son trou d'huitres et de dentelles pour inonder
les enfants
Il est léger Il tombe vite

Monde subtil des fruits il fait si doux que la pluie se dilue
Et je voyage dans le neige où s'allonge la nuit

Il est huit heures
Les trains s'enfoncent
La fraîcheur du matin roule des graviers vers les murs de clôture
La rue Tiède encore La rue qui résiste
La rue a des labours et je bute

Petit matin Petit matin sur les premières marches
Tu empoignes Non Tu enveloppes le décor

Je suis contre

Je voyage contre d'intimes pensées
Légère dérision de l'aube toute dans la tête
Toute en fourmis froissées

Je voyage avec l'homme impassible Avec l'égal souverain
Je voyage avec la consistance de la terre La fine chaleur du feu
L'humidité de l'eau

Je voyage contre le mal
Je voyage pour le désir Pour l'embrassement du désir
Pour l'amour du désir
Je voyage pour la combustion La bonne marche du sang
Je voyage pour ne rien voir de mon blason
Comment peux-tu croire que je t'aime
Si je voyage je me perds
Je voyage contre le désordre Pour le premier degré de la justice
Pour les cailloux de l'étape
N'y a-t-il rien d'autre à aimer ?
Je voyage sur la place
Sur le recueillement
Pour battre les falaises

Et je suis contre

Balluchons des rêves Balluchons de suif Boules de plomb
Poutres brèves Croûtons de pains
Je vous borderai de mes falaises

La femme de mes rêves marche avec moi
La mer est son visage et je suis contre
Le soleil la contient et je suis contre
Elle porte des vêtements
Et je suis contre

Deux doigts de vérité passe par la fenêtre et je suis contre
Nul ne peut choisir d'être malheureux
Un malheur choisi n'est pas un malheur
Pas de salut pour les tricheurs

Les terrains accidentés sont hérissés de ressorts
Et de vieilles casseroles
C'est là que nous avons décidé de mourir le jour venu pour repartir
C'est par là que s'échappent les mots en volutes comme une saignée
pour tromper le malade

Petit matin
Petit matin c'est pêle-mêle que tu viens

Tu me remplis de confusion
Avec tes rues dégrafées Tes disputes Tes gestes brisés
Petit matin Ça commence à huit heures et ça finit à huit heures
Ça commence par du pain et ça finit par du pain

Habillée à la diable la guerre continue
C'est une escarmouche dans ma rue à propos d'un changement
d'adresse

A peine si les marteaux-piqueurs soulèvent une poussière
A peine s'ils sont là
Vague de chaleur Quartier de ciel
Douleur blanchie sur les vitres
La douleur des autres demeure
Même si je n'ai plus rien qu'un bracelet de fer pour paupières

La fenêtre colore le jour des fragments oranges de la nuit
Passé le brouhaha le peu de silence est une orduce
J'ajoute ma haine
J'ajoute mes fourchettes et mes raclures
Je veux ce monde à plat
Malgré de fraîches nostalgies et d'âcres négociations
Je le veux pelé comme une robe

Champignon de douceur crème
Cravate pour les chiens
Vignes aboutées sur d'inutiles rosiers
Ferrailles Ferrailles pour les robes et les parfums taillés

Ecales des noisettes
Pans d'ombre déchaumés
Echalas de lucurs mauves
Gerçure dans l'écorce
Tiges au déboulé du poème Coquerelles
Coquerelles et ferrailles
Ferrailles pour le poème et pour la mer
La mer d'enfants meurtris tout proches

Je suis contre

Deux et deux font quatre
Et ta sœur mon pasteur
C'est un pâtre Cléopâtre
Un caïman mon enfant
C'est parti mon kiki

Je suis contre

Bien sûr je suis d'une jeunesse mal venue mal permise mal acquise
mal condamnée
Bien sûr je dispose d'un petit matériel
Laisse de haute mer
Mon découvert Mes manigances
Pierres tendres Couleurs de thé
Plateaux de fougères D'ajoncs pliés Fleuris de brume
Galets de cuivre
Sol de sciure sous le blé

Hommes de petit pied Mes camarades
Nous sommes là Toujours accumulés
Toujours peinant Toujours marqués
Votre regard colle à ma peau

Cependant aujourd'hui Mettons pour aujourd'hui seulement
C'en est assez
C'en est assez du plutonium qui fait respirer le verre
Du calcium qui décompose l'eau et de ses sels et de ses chaux et du
strontium qui rougit les flammes et du balatum et du sacrum et du
néon et de la circulation du sang

C'en est assez O Verhaeren de tes villes tentaculaires De tes frissons
De ton électricité De ta fumée sur le quartier
C'en est assez O Verhaeren Brisé sur les rails dans la brume des
poussières noires et du charbon brillant O mon ami mutilé absorbé
C'en est assez des locomotives De l'atome et des années lumières
Des excavateurs et des tracteurs O Verhaeren ma passion Attiré
Happé par la cérémonie tragique
C'en est assez

Les premiers venus raturent nos traces les plus anciennes d'un coup
de talon
La ville s'efface derrière ses propres affiches
Les maisons entr'ouvrent leurs vêtements
Maladies de neuf mois Guérison incertaine
Les enfants passent au peigne fin

C'en est assez des fleuves secrets qui bantent nos abords
C'en est assez des mauvais sorts

Pour aujourd'hui Mettons pour aujourd'hui seulement c'en est assez
O mes camarades des jugements entérinés Du point de vue de
classe De la classe des points de vue De la vue des points de
classe Des points classés par la vue De la classe pointée dans la
vue

Mettons que je n'ai rien dit
C'en est assez de mon décor

Bien sûr il y a l'été derrière les façades
L'été c'est un soleil comme une argile blanche
Une poussière sur le foin
Un grillage pour l'armoise subtile et verte l'armoise enveloppée mise
en sachet Je suis blessé

Bien sûr l'armoise c'est mon été ma protection ma vie cachée
Plus rien à craindre des poisons Ni de l'esprit
Ma garantie Mon herbe sèche
Bien sûr ma vie c'est la couronne des voleurs Ceinture faite de marais
Gerbe folle et folle absinthe Toutes les plantes y boivent et je me
mêle à la nature

Infime fleur Longue verdure
Les draps sont tombés du soleil
La chambre avance sur ton corps
Et toi tu joues de ton corps sur mes lèvres
Mes lèvres minces aux creux de tes mains
Tout s'amenuise sur mes lèvres

Bien sûr je déplace et détourne l'histoire
Je joue sur les béquilles Le temps travaille à mon sommeil
Et quand la terre est là C'est le vrai ciel qui tombe des volières
Bat le navé comme une oreille
La terre ce n'est plus rien qu'une moquette Elle apparaît ici toute
fermée Toute poussière
Elle apparaît frottée de ciel Si peu de ciel Mince d'allure
Je suis plus grand que sa voilure

Faites donner le ciel Encore le ciel Rien que le ciel
Faites donner le mobilier
Faites donner les origines Les mandarines et les manguiers
Faites donner les pyramides

Ça doit tomber
Ça doit saigner

O mes camarades tuméfiés
Voilà que ça recommence
Levée de pointes Etoupes des barbelés
Je n'ai rien oublié Ni l'arbre dans la forêt
Ni l'enfant avec son eau sale
Je suis des vôtres et rien n'y fait
Je garantis ma passion
Je garantis les sottes images Les chiffres et les flocons d'avoine
Je garantis à nouveau ma passion

Sur les œillets fermés des murs anciens la ville porte ses fleurs au rose
pâle du néon
Vieilles hallebardes Coulée d'encre sous les cyprès
C'est toute une époque Toute une époque résiste

Les moteurs tournent et je prends quelques virages blancs et secs
comme des bruits d'avion avec les vitres en écharpe
Les voitures s'accroupissent et je passe
Les voitures tombent du vent et je passe

La nuit devient généreuse et tu reviens à la nuit pour me combler
Tu passes sous la lampe et je suis le jour qui s'éveille en toi
Je suis ce que tu veux Je suis le maître des mirages

Pour plus de désir encore je traverse une rocaille
Mes mains tremblent sur ta vie

Je recommence la nuit avec ton corps dans ma tête et cette brûlure
qui passe Qui passe toujours Qui s'use et trouve un rythme pour
m'oublier et trouve sa petite flamme qui sautille loin dans la nuit
presqu'aux aiguilles du jour

Mes mains tremblent sur ta vie
L'autre saison s'achève

Un chant raclé monte des foins
Inquiétude de l'automne
Bruit de marteau sur la pesée
Mésanges bleues cramoisies sous les dalles
Sourires en coin des âmes potagères
Ne cherche pas à monter sur ton cœur
Tu n'iras pas plus loin Les volets sont tirés
La charpente achevée Tout est prévu
Parle seul Parle pour toi-même
Ce que tu imagines Ce que tu inventes de ton trou dans les mots
Ce sont les retombées d'un monde fou

Je marche J'accepte le cliquetis Même le dérisoire et ses reliures
L'épée tirée dans le plâtre
Le verbiage inutile Pantelant rongeur des navires au large
Je m'élève contre le style cette patiente vanité
Je veux purifier ma vie des couronnements austères
Des enluminures Amener les têtes d'affiches Les prestiges sommaires

Je veux dire c'en est assez puis dire le contraire
La Révolution est ma seule vertu Ma fortune carrée Mon étroit chemin

Sur le cadran de l'horloge ce qui trotte c'est ma passion
Ce qui s'étale Ce qui brille C'est ma passion
Ce qui recule Ce qui avance Ce qui taille
C'est ma passion

Contre moi Contre nous Tous les morceaux choisis du temps qui passe
Entre les notes sur le cadran
Les corps ont des bâillons qui sont des cordes pour l'outrage
L'homme et ses bourreaux sur un même plancher
Silhouettes couchées sous l'illustre lumière
Les portes de la mort L'infime désuète enlèvent leurs lunettes
C'est le piège

Ailleurs on climatise les cadavres

Dans la rue flottent les coups sourds de la démolition

Il fait jour pour pleurer
Puis il fait jour pour vaincre

